

Kodjo AKPONDEOU

FANTASMES

1.

Babalago, babalago... répétait une voix grave d'homme dans les écouteurs de Mary Kate Paulett. Ces deux dernières années, elle les avait pratiquement passées à découvrir l'Afrique, ses musiques, ses saveurs. Lorsque deux ans plus tôt son père s'était présenté pour les présidentielles des Etats-Unis, personne n'avait imaginé qu'il serait élu. Elle n'était qu'à ses débuts de seize ans à cette époque là. Le lycée. Hum. Un petit sourire effleura les lèvres de cette « First Daughter ». Mais elle se rappela qu'elle n'était pas seule. Sa sœur Meredith avait deux années de moins qu'elle et paraissait déjà bien plus mûre. Elle était un tantinet plus élancée et plus corpulente. Mais elle était tout ce qu'il y avait de plus gentille au monde. N'était-ce donc pas l'essentiel ? Oui oui. L'Afrique. Elle en rêvait. C'était quelque chose que d'être la fille d'un président des Etats Unis et d'avoir visité plusieurs pays du monde, mais pas un seul pays africain. En effet son père était passé par deux ou trois pays africains depuis son élection. Pas plus. De très courts séjours pas très médiatisés. Mais qu'est-ce que cela pouvait-il bien lui faire ? N'était-elle pas « pur sang afr... ».

- Mademoiselle semble bien perdue dans les nuages. Theodore, l'un de ses gardes du corps venait de la rappeler à l'ordre. Perdue dans ses rêves, Mary Kate ne s'était même pas rendu compte qu'elle avait quitté la piste de jogging sur laquelle elle avait pris l'habitude de passer trente minutes de toutes ses journées. Ses rêves, elle ne les partageait que très rarement. Mais elle n'en pouvait plus de retenir celui-là. Elle avait entendu certains dire de l'Afrique que c'était un continent pauvre. Certains ? Erreur. Tous les médias ne le démontrent-ils pas ? Elle voulait découvrir un, rien qu'un seul de ces pays dont on parlait très souvent. Mais elle n'avait jamais eu le culot de parler de ce rêve à son père, le Président.

- Dites-moi, Alvin et Theodore, connaissez-vous l'Afrique ?
- Nous avons eu l'occasion de fouler le sol africain lorsque votre père menait sa campagne. Je dois dire que c'était quelque peu affreux. Les routes sont à peine existantes et il y avait beaucoup de poussière. Affreux.
- Toujours aussi encourageant Theodore, j'adore, répondit avec une pointe d'ironie la First Daughter. Elle sentit le besoin de se décharger une petite minute du regard de ces « men in black » qui lui servaient de gardes du corps. Mais c'était sans espoir. Son père tenait tellement à leur sécurité. Il était temps, du moins le pensait-elle, d'arrêter sa séance d'exercice quotidienne et d'aller se rafraichir sous une douche bien froide. Le soleil perçait déjà le feuillage épais des arbres de ses premiers rayons. La journée s'annonçait très belle. Elle s'arrêta de penser quelques secondes, puis se dirigea vers la grande maison...blanche. Les deux messieurs la suivirent aussitôt.

*

- Monsieur le président, un café vous ferait le plus grand bien.
- Non Rudolf. J'ai autant de travail à abattre en ce moment qu'un taureau. Et vous savez bien que ce breuvage me saoule au lieu de me remettre d'aplomb. Mon plan de réforme des secteurs bancaire et sanitaire de ce pays semble piétiner gravement. Je vais devoir re-batailler farouchement pour le faire accepter.
- Assurément, Monsieur. Votre programme de travail est très chargé aujourd'hui. Vous devez vous rendre à Los-Angeles pour présenter votre plan de réforme. Au total vous avez à passer deux heures dans l'Etat californien. Le Général Henry McCryin souhaite vous entretenir sur une situation très préoccupante en Afghanistan.

- Reportez cette entrevue avec le général et demandez-lui de me transmettre un rapport succinct dans une heure. Je l'étudierai pendant le voyage. Mon avion est-il prêt ?

- Oui Monsieur.

- Bien Rudolf. Veuillez demander à Stacy de préparer le discours que je présenterai devant le congrès dans trois jours. Il doit être impeccable. D'ailleurs je souhaiterais la voir dans trente minutes dans mon bureau. Veuillez la prévenir je vous prie. Et tenez-moi au courant de l'évolution de l'affaire Eldo. Maintenant j'aimerais être seul un petit moment. Je dois mettre de l'ordre dans mes idées.

- J'y vais de ce pas Monsieur le Président, répondit Rudolf, tout en s'éloignant.

Gary se tint un moment immobile. Il n'avait jamais pratiquement de temps. Il était du type à s'occuper de tout. Aucun détail ne devait lui échapper. Après tout, un président ne devait-il pas s'assurer que tout se passe bien ? Même dans son administration certains s'en plaignaient. Le Président Gary Paulett veut s'occuper de tout. Il laissa s'échapper un soupir, et s'en retourna vers le bureau ovale. Il avait l'habitude de se retirer dans son bureau de temps en temps pour méditer. Mais à chaque fois qu'il y entra, il sentait le poids d'énormes responsabilités à travers le monde entier tomber lourdement sur ses épaules. Il devait porter tout ce poids. Il y a des moments où il se demande s'il est aidé par les milliers de collaborateurs qui s'évertuent à ses côtés, tellement le travail est important. Une fois de plus, les piles de documents qui s'étaient amoncelées sur son bureau faillirent lui faire perdre son calme. N'avait-il oublié aucun détail ? Bien-sûr. Le sommet organisé par les présidents français et allemand dans le but de réguler la crise économique. Il saisit son téléphone.

Gary Paulett savait qu'il ne serait pas facile de convaincre le peuple américain avec son idée de réforme. Déjà des lobbys s'étaient formés pour défendre l'ancien système. Mais son plan très simple devait passer. Sinon n'a-t-il pas « simplement » l'intention de faciliter l'accès à des soins onéreux aux personnes qui, jusqu'ici, n'en avaient pas les moyens, en se basant sur le secteur des assurances ? Bien entendu les assureurs comme les banquiers ne se sont pas montrés des plus compréhensifs et ont sorti

leurs griffes. Des tapages médiatiques discriminatoires et désobligeants, des manifestations, des conseillers lugubres, et pour couronner le tout, le camp républicain qui s'en était mêlé. Sa politique intérieure rencontre bien des orages. Et à l'extérieur, des vents hostiles soufflent dans la région ouest de l'Afrique. Mais il attendait l'évolution des événements pour prendre une décision. Il n'avait fait qu'un tour rapide d'une moitié de journée dans la région dans les deux mois qui suivirent son élection. Encore est-il qu'il n'avait visité qu'un pays qui « avait bonne mine »... Il ne perdait pas son temps à se disperser sur ces anciennes colonies françaises qui refusaient de pratiquer la démocratie, la vraie. Mais qui sait ?

- Je vous dérange, Monsieur le président ?

- Non, entrez donc Stacy. Vous avez fait vite.

- Évidemment Monsieur. Nous sommes dans la période des vacances et j'ai bien peur que la majorité de vos équipes ne laissent votre projet de réforme inachevé. Voici le planning de votre voyage à Los Angeles de tout à l'heure. Ainsi que le discours que vous prononcerez. Vous aurez le temps de tout relire dans l'avion, Monsieur.

Stacy Laure Heldsey est l'une des femmes de son administration auxquelles Gary a le plus confiance. Ceci n'exclut pas qu'il garde un œil très alerte sur leurs travaux. Il n'a cependant jamais montré une trace de faiblesse à l'égard de l'une d'elles. Il en va de sa dignité. Dans son for intérieur il se garde bien de ruminer des images de ses collaboratrices. C'est bien comme cela que son homologue d'un certain pays est tombé très bas, après avoir courtisé plusieurs de ses secrétaires. L'instant d'une seconde il considéra la demoiselle qui lui tendait quelques fiches dans un geste respectueux. Son visage demeura imperturbable et ne trahissait aucune émotion. Il retira les documents et se dirigea vers l'une des fenêtres situées derrière son bureau. Il laissa régner un silence de plomb dans la pièce pendant les quelques trois minutes pendant lesquelles il examinait son planning de la journée. Le président Gary était un de ces hommes qui détestaient qu'on les interrompe ou qu'on les distraie lorsqu'ils sont plongés dans un document, quelle que soit son importance. Et Stacy le savait.

- Votre veste vous va à ravir, laure, remarqua enfin Gary.

- Merci beaucoup monsieur.
- Je vois que vous réservez beaucoup de temps à mon plan de réforme. Avez-vous inclus dans mon emploi du temps la visite du musée national et la réception du président du Guatemala ?
- Il était prévu que votre vice-président s'occuperait de la réception du président guatémaltèque.
- J'aimerais le rencontrer en personne avant qu'il ne se retire. Combien de chefs d'Etats aurons-nous à recevoir encore dans cette semaine ?
- Il s'agit du seul. Mais vous devez dès à présent préparer votre tournée en Amérique latine du mois prochain. Les sujets les plus « épicés » sont le problème de l'immigration et la guerre contre les cartels de la drogue.
- Et vous trouvez que nous ne nous dispersons pas sur trop d'objectifs en même temps ? Pour l'instant ma politique intérieure me préoccupe bien plus que tous ces remue-ménages mondiaux.
- Je veillerai personnellement à ce que vos désirs soient respectés.
- Bien. Mais gardez dans mon planning la visite du musée. J'y tiens. Maintenant veuillez me laisser seul.

Stacy montra une réticence quand à ce dernier ordre. D'habitude, le président était plus bavard, même s'il n'était pas habitué à trop parler. Elle constata qu'il était plus concentré que d'habitude. Ses mains enfoncées dans chacune des poches de son pantalon cachaient à peine une crispation. Elle se demanda, au hasard, si c'était la période des vacances qui rendait nerveux cet amoureux du travail bien fait qui détestait particulièrement qu'on lui soumit ou qu'on laissât un travail inachevé ; ou si ce regard vigoureux qui se perdait dans l'immensité de la nature ne cachait quelque ennui.

- Y a-t-il un problème, monsieur ? Se décida-t-elle à lancer.

Gary se retourna dans un mouvement brusque, comme s'il avait été arraché d'un profond sommeil.

- Je vous demande pardon ?

- Vous me semblez bien rêveur, monsieur, ajouta Stacy.
- Je suis préoccupé Stacy.
- Vous savez que vous pouvez m'en parler.
- Sans nul doute. Je me demande si mes vacances de cette année ne seront pas compromises. Comme vous le savez, je prends deux semaines de vacances dans euh... deux semaines. Mais la situation au Talgola¹ me préoccupe beaucoup. En 2005, les élections dans ce pays se sont déroulées dans des situations difficiles. Mais notre ambassade y a été construite depuis deux ans. Du coup, des ressortissants américains sont plus nombreux sur le territoire talgolois. Ce pays entre dans une nouvelle période électorale et vous savez combien la sécurité de mon peuple me préoccupe. Je me demande si nous devons intervenir, ne serait-ce qu'indirectement, pour maintenir un peu de stabilité dans le pays. À mon sens, la CIA est largement qualifiée pour ce genre de situations.
- Vous parlez de cet invisible petit pays ouest africain ? Vous savez que ce pays n'a jamais préoccupé un chef d'Etat américain avant vous.
- C'est presque tragique Stacy. Que me conseillez-vous ?
- Je ne vois vraiment pas d'intérêt dans ce pays. Je propose que des statistiques soient établies sur le nombre de ressortissants américains dans ce pays. En cas d'instabilité, nous nous contenterons d'envoyer des marines évacuer les américains. Le problème me semble très simple, monsieur.
- Sans doute, encore ! Et nous nous contenterons de regarder un conflit éclore sans réagir ! Ne pensez-vous pas que ces situations ont trop duré ? Je veux être l'homme qui aura empêché ces atrocités de se déclencher.
- Sauf votre respect, monsieur, à moins que vous ne fassiez dans l'humanitaire, je ne vois pas comment vous pouvez arrêter tous les conflits dans le monde. Nous avons pour l'instant des cas plus sensibles qui n'ont pas fini de nous trancher les mains.

¹ Talgola représente le nom du pays africain dont parle ce roman. Il s'agit d'un nom totalement fictif.

- Vous avez sans doute raison, Stacy. Je n'en demeure pas moins pensif. Je vous prie de demander l'expertise de nos ressortissants comme vous l'avez recommandé. Cela ne devrait pas prendre beaucoup de temps.

2.

- Si aujourd'hui on me posait la question de savoir qui j'étais, je ne saurais nullement répondre. Peut-être donnerais-je mon nom, et cela ne signifierait sans doute rien. Peut-être donnerais-je mon origine et cela intéresserait certains seulement. Peut-être aussi vous raconterai-je mon histoire, et cela, je le crois, serait bien plus intéressant.

Le jeune homme tenait d'une main crispée la feuille d'exposé qu'il avait préparée à la demande du Directeur de son école. C'était quelque chose d'inhabituel, que de demander à ses étudiants d'écrire un exposé sur eux-mêmes. Beaucoup, comme Peter Gaglassou, ont parlé de la richesse de leurs parents, qu'ils attendaient impatiemment le dernier jour pour sortir les canifs et partager comme un gâteau. Cela, bien entendu, ils ne l'avaient pas mentionné dans leur exposé. C'aurait été trop de détails et ils ne pouvaient se permettre une telle erreur. D'autres par contre ont parlé de leur aisance avec les filles. L'immonde Foli a même raconté sa folle nuit d'un certain mois de l'année scolaire où il s'était livré à des pratiques orgiaques. Et il semblait s'en réjouir. D'autres encore, comme Abliba Ayoko ont préféré venir fondre en larmes devant toute la classe.

- Mes parents se sont rencontrés dans les années 80. De cette rencontre naquit un couple et très rapidement un premier garçon. On l'appela du nom de Tanko. Tanko est le genre de garçon que toutes les mères rêvent d'avoir. Il ne dérange pas trop et est intelligent. Avec le temps il deviendra quelqu'un d'important. En Afrique en effet, les parents placent beaucoup d'espoir dans le premier enfant, surtout lorsqu'il est un garçon. Quand Tanko commença à grandir et à prendre goût aux études, ses parents n'en ont été que plus contents. Puis vint un second garçon, et

une fille et encore un garçon. La Famille Akpo était au complet. Et le second garçon c'était moi.

Ma mère a l'habitude de dire que j'ai vécu une enfance tourmentée. Jamais la nuit elle ne dormait. Et le jour je ne faisais que manger. D'où la rondeur de mon ventre. Tout ce dont je me rappelle moi-même c'est les innombrables plaies qui parsemaient toute ma peau et les incessantes maladies que je trimbalais fréquemment. J'entends encore mon père crier : 'Si tu n'arrêtes pas de sucer ton pouce, la prochaine fois que tu tomberas malade, je ne m'en occuperai plus.' Et la prochaine fois je tombais malade et il appelait le docteur...

Je me vois encore traînant en compagnie de mon frère qui avait deux années de plus que moi, dans les rues du quartier avec comme seule compagnie les garçons d'une vendeuse de beignets avec lesquels nous avions sympathisé. C'était sans doute la belle enfance. Jouer au foot devant notre maison était notre jeu favori. C'est d'ailleurs à cette devanture-là que je confonds les rues de notre quartier. Nous n'allions pas plus loin. Sinon la chicotte attendait quelque-part dans un coin son heure de gloire. Une bêtise, un faux pas, et les mains brûlaient de vigoureux coups de bâtons. Et nous le savions bien. Après tout, à quoi sert l'expérience ?

Ne voyez pas dans le garçon dont je parle un caïd, car je n'étais rien de tout cela. Nos jeux tournaient souvent au cauchemar. Comme ce jour où je m'étais dangereusement écorné le pied sur une brique en l'absence de mes parents, et ait porté un pantalon pour leur cacher mes plaies. Ces souvenirs sont restés gravés dans ma mémoire à jamais. Oui, ne voyez pas en moi un garçon décontracté. Car depuis cet âge-là déjà, j'étais timide. Je me rappelle les nombreuses fois où j'ai uriné dans ma culotte en pleine classe. Ou le jour où j'ai peiné à tenir les mains d'une fille que pourtant secrètement j'adorais pour chanter cette comptine :

Mains dans la main, Main dans la main,

Je suis pour toi et tu m'appartiens.

O-ob hé Gabrielle, jolie fille de la montagne,

O-ob hé Gabrielle, jolie fille de la montagne.

Une vraie épreuve. D'aucun l'avaient déjà remarqué et avaient trouvé le cobaye idéal. Et le massacre commença. J'étais âgé d'à peine cinq ans. Et à cet âge, certains de mes camarades jouaient déjà aux durs. Seulement, c'était sans compter mon frère. Ce dernier était ce qu'il y avait de plus belliqueux. Le moindre geste déplacé, la moindre insulte, et il en venait aux mains. Et il en est venu aux mains, avec mes camarades. Avec ses amis, ils me défendaient chaque jour de mes agresseurs. Il était toujours à la tête. Moi, j'étais le garçon timide. Encore aujourd'hui lorsqu'on en parle, ma mère déclare en rigolant : Il tenait le sac lorsque son frère se battait !

Je vous parle de ce temps-là où nous allions à l'école à des lieues de notre maison. De ce temps-là où notre quartier n'était pas électrifié et où nous nous éclairions par des lampes à pétrole. Mes parents avaient décidé de quitter la demeure familiale et de rejoindre leur propre domicile. Un coin reculé. Plusieurs fois des amis étaient venus leur déconseiller cet endroit-là, en pleine brousse, à des kilomètres de la ville, où rôdent serpents et rats. Mais leur décision était prise et il fallait y rester. La chance, si nous pouvons le voir de cet œil, est que mon père possédait déjà en ce temps-là une voiture toute neuve que nous adorions. Et avec cette voiture le trajet paraissait déjà beaucoup moins long ; ou moins dur que le réveil à cinq heures du matin, ou encore les devoirs à la lumière d'une lampe à pétrole au verre noirci par la fumée du combustible. Ma mère veillait grandement à ce que nous soyons des élèves studieux. Il n'était pas rare que le poids des devoirs qu'elle-même nous faisait subir à la maison dépasse celui de ceux que proposaient nos professeurs.

Et petit à petit le temps s'écoulait et notre quartier se peuplait de nouvelles familles. Mais nous ne nous connaissions presque pas. Notre porte était toujours fermée aux étrangers. Et nous ne sortions pratiquement pas. Nos parents étaient très protecteurs et très secrets. Du coup, aucune histoire de notre famille ne circulait au dehors et nous les enfants étions de plus en plus respectés, ce qui nous plaisait beaucoup. Vous vous demanderez peut-être pourquoi des enfants enfermés sont respectés ? Nous n'apparaissions pas dans les bandes de garçons qui traînaient matin et soir dans les rues, nous avions acquis de bonnes manières car nos seules fréquentations étaient nos parents, et nous étions particulièrement brillants à l'école. Du coup, tout le monde se disait : Ces enfants ont de l'avenir.

Et ma mère tenait un petit commerce de fournitures scolaires et montait chaque jour son étalage dans le garage, lorsque son mari partait au service. C'était sa façon de couvrir les maigres recettes que lui rapportait son métier de couturière. Pendant les vacances, elle déplaçait son étalage vers le bord de la route poussiéreuse qui traversait cette grande plaine, à quelques pas de notre demeure. Et les vendeurs, c'était nous les enfants. Pendant qu'elle s'affairait aux travaux ménagers, nous étions affectés à la surveillance de l'étalage. Lorsque nos camarades faisaient des dépenses énormes à l'école et que nous n'avions que trente-cinq francs que de surcroît nous nous évertuions à économiser, des idées tournaient dans nos têtes. Le désir de devenir riche aux yeux de ses camarades. Ce désir-là de posséder des choses que les autres n'ont pas. Ce désir-là qui naît lorsque l'on ne possède pas ce qu'on a envie de faire voir.

Et ce désir cuisait en moi chaque jour que je voyais les quelques mille que ma mère amassait. Si je prenais seulement deux d'entre ces mille elle ne le remarquerait sûrement pas, ai-je pensé. Et l'acte suivit les pensées. Et je me fis prendre. Mais ce jour-là, ma mère ne me punit pas. C'était un choc durable. Depuis ce jour-là aucune idée de vol ne traversa ma tête. Mais mes parents n'en savaient que trop rien.

Nous avons grandi dans ce milieu reculé, loin de la ville. Nous avons continué là-bas nos études jusqu'à la fin du lycée. Et plus je grandissais, plus ma timidité s'accroissait. Je me rappelle le nombre de filles pour lesquelles j'ai eu le béguin et que je n'ai pas osé aborder. Je me rappelle mes années de lycée, que j'ai passées pratiquement muet. Et "ringard". Je ne disais pratiquement rien de la demi-journée d'école. Je ne riais pas. Et je ne me faisais d'amis que de ceux qui m'approchaient. Mais étaient-ce vraiment des amis ou des personnes qui étaient attirées par mes notes et voulaient que ce garçon les aide à réussir leurs examens ? Quand en effet aujourd'hui je prends le temps d'y réfléchir, la seconde hypothèse paraît la plus plausible. Car de ces gens-là, trois sont restés mes véritables amis. Trois. Nous pensons peut-être que tous ceux qui nous sourient dans les rues ou dans les classes ou dans des escaliers nous veulent forcément du bien ou s'intéressent à nous. Mais beaucoup sont ceux qui se disent vos amis et ne souhaitent réellement que profiter de vos aptitudes. Beaucoup sont ceux qui manquent de loyauté et cherchent à vous exploiter. Et rares sont les vrais amis.

Mes années d'université n'ont pas été des années faciles. Car il fallait commencer à affronter cette timidité malade. Si je suis devant vous aujourd'hui en train de vous raconter mon histoire sans bafouiller, sans suer à grosses gouttes, sans trembler, sans grimacer, c'est que j'ai déjà fait un long chemin, mais au fond de moi je sais que la route est encore longue. Se libérer de la timidité est un combat perpétuel et je salue tous ceux qui ont écrit des livres, produit des cours et des méthodes pour aider beaucoup à s'en libérer.

Mes plus grands amis, ce sont mes parents ; et mon plus grand confident, c'est mon frère. Je l'apprécie et je m'en suis fait un modèle. Personne ne se plaindra d'avoir un aîné qui a des objectifs et des buts de grandeur. Si tu es dans l'assistance Tanko, je veux que tu saches que je t'aime très fort. Si vous êtes dans l'assistance, papa et maman, je veux que vous sachiez que je n'ai jamais cessé de vous aimer. Pour ceux qui ne me connaissent pas, je me présenterai ainsi : le timide, le cadet, Akué Akpo, pour vous servir.

Et il s'inclina devant les applaudissements de toute la salle.



Akué ouvrit des yeux encore fatigués. Il remarqua avec amertume que cette courte nuit n'avait pas trop arrangé son état et regretta de ne s'être couché qu'à deux heures du matin. Sa main tâtonna pendant une minute sur la petite table qui trônait depuis quelques années déjà à la tête de ce lit commun dans lequel il dormait chaque nuit avec son frère. Mais il ne trouva pas ce qu'il recherchait et se rendit vite compte qu'il venait une nouvelle fois de rêver qu'il présentait un vibrant discours. Il balaya sa chevelure touffue de la paume de la main, et décida de se lever. Une longue journée l'attendait. Il allait comme d'habitude faire ses corvées matinales et aller s'atteler à la pile de papiers qui attendaient que quelqu'un vienne les lire. Il se leva et resta assis pendant un bon moment aux abords du lit. Il était cinq heures du matin. Il considéra le silence et huma un bon air frais. À cette période de l'année, l'air n'était frais qu'à l'aube. La journée était torride et ensoleillée et il savait ce qu'était